

Nul cheval noir à l'horizon

Maryse Pellerin

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, M. (2012). Nul cheval noir à l'horizon. *Moebius*, (132), 75–78.

MARYSE PELLERIN

*Nul cheval noir à l'horizon*¹

Mourir en hiver à Kamouraska, cela a peut-être un sens. Contempler de ta fenêtre la plaine qui pourrait être le fleuve mais qui n'est que la plaine blanche à perte de vue, cela t'aide-t-il, ma mère? Tes rêves morphinomanes, je me plais à les imaginer tout de lumière diaphane. Voilà que tu passes de vie à trépas soulevée par des anges en robe blanche, quelle autre couleur possible pour ton départ, ton lit de mourante comme une nacelle naviguant sur la surface d'une vaste étendue de glace balayée de sels de cristaux neigeux qui s'élèvent en rafales, t'enlèvent, te soulèvent vers le cotonneux, le doux, l'étreinte divine qui rend caduques toutes tes résistances.

Ce n'est pas ma mort et je ne serai jamais dans tes songes d'agonisante. Pour l'instant, je peste contre la neige et son déversement tyrannique. Cette folle ne veut plus de son ciel, elle ne s'intéresse qu'au sol qu'elle investit de masses invraisemblables, déterminée à bloquer chemins de campagne, rues des villes et autoroutes où peinent à 25 kilomètres heure les autocars remplis de filles qui désespèrent d'arriver à temps pour fermer les yeux de leur mère.

« Votre maman ne passera pas l'hiver. » Celle des deux sœurs qui n'avait pas quitté la terre natale avait éclaté en sanglots malgré l'évidence du pronostic. Le médecin s'en trouva satisfait. Il est normal que ce soit la dévouée, l'assidue qui pleure et que l'autre, dont la présence ces cinq dernières années fut clairsemée, reste de glace.

Cette tempête vise-t-elle à me confirmer dans mon rôle d'ingrate? La neige est-elle le seul linceul à ma portée? Quand j'entrerai dans ta chambre, les mains de Bernadette

auront sans doute tiré sur ta dépouille le drap immaculé. Elles seront jointes en prière pour le salut de ton âme. Son regard sans indulgence me vouera à tous les diables. Son triomphe reposera sur ma capacité de retenir mes larmes. Je dirai, en regardant par la fenêtre: «Tout ce blanc!»

Ma sœur ne sait rien du double deuil qui m'attend. Elle s'étonnera de l'ordinateur ouvert dans ma chambre de jeune fille. «Déjà au travail?» Que je préfère pour une fois ma chambre à l'hôtel lui semblera conséquent. Puis on discutera d'arrangements funéraires. Je trouverais commode de signer le chèque de ma tenue à l'écart mais maman a tout prévu et on n'a pas besoin de mon argent. Il n'y aura pas de testament. Les agents immobiliers s'écraseront le nez sur la porte de la récompense de ma sœur pour ses loyaux services.

La femme de tradition qu'est Bernadette a-t-elle jamais franchi le seuil de ma maison remplie de courants d'air? «Ta vie compliquée», me lançait-elle à l'occasion. Trois mots sibyllins parce qu'inutiles les autres, les mots sans ménagement pour la divorcée sans enfants qui court tout le temps. Oui, ma sœur, je cours, et tu n'as pas idée de la vitesse avec laquelle passe une vie à bride abattue. Suivre des chevaux millionnaires sur les scènes du monde laisse sur le corps des bleus qui valent bien le ciel de Kamouraska. Suivre son plaisir sur les routes de l'enfance laisse sur la peau des morsures qui valent mieux que tous les devoirs accomplis.

*

Le café du casse-croûte où je suis immobilisée est imbuvable, comme il se doit. Le chauffeur hésite à reprendre la route et attend le feu vert de la compagnie. Deux morts m'attendent à cinquante kilomètres d'ici et la trop prévisible laideur nord-américaine ne m'est d'aucun secours. Impossible d'oublier la beauté crépusculaire qui pointe à l'horizon.

«Un deuxième pour la route?» Me raccrocher à ce genre de questions. Du solide, du rassurant. Un deuxième, mademoiselle, avant de mettre en terre ma mère et ma passion pour un homme qui me largue. Pas de chambre

d'hôtel cette fois, pas de linge de lit à outrager. L'ultime drap blanc sera réservé au corps décharné de ma génitrice.

Toi, l'agronome, je ne veux pas de ta bière en tête-à-tête amer ni de tes adieux à la sauvette. L'idée de me donner rendez-vous au bar de l'hôtel où jadis l'ennui et le goût de l'aventure nous ont propulsés l'un vers l'autre manque de folie. J'ai mieux pour nous, mais ne va pas croire que je pense – bien que j'y pense – à la chambre numéro neuf. Tu as tes images et j'ai les miennes, dont la dernière ne sera pas celle de ton cliché de la boucle bouclée.

Cette tempête est providentielle, au fond. La rupture s'avérera peut-être moins indigeste que le surgelé déposé par la serveuse sur la table en formica. Ce soir, la cavalière que tu admirais se résigne peu à peu à traverser sa vie en diagonale dans l'espoir de la reprendre à l'angle opposé. Tu sais, ce qui s'appelle réaliser un doublé... J'enterre d'un coup la mère et l'amant. Je te laisse à tes champs de labour et moi je garde le fleuve, tout le fleuve jusqu'à son embouchure, je m'exerce, laborieusement il est vrai, à prendre le large.

Permetts-moi cette feinte, l'agronome. Face à ton coup fourré, je ne peux qu'être une mauvaise ferrailleuse. Tu m'annonces que notre corps à corps est terminé alors même que disparaît de ma vie celle que je fuyais avec tant d'exaltation entre tes bras. Alors, soyons bonne joueuse et disons merci. Merci pour cet amour vécu en marge des obligations familiales. Merci pour mes délits de fuite contre la comateuse et la pieuse. « Tu me tiendras loin de la malveillance inquisitrice de ma sœur », t'avais-je dit lors de notre première rencontre. « Et toi, loin de la neurasthénie de ma femme à Rivière-du-Loup. » Déjà, ce souci de donner l'heure juste. Pas d'obligations, pas d'attachement. Gloire à toi donc, mari infidèle, pour m'avoir fait vibrer de tout mon être dans toutes les auberges, tous les petits hôtels de la région. Franchement merci. Je n'oublierai pas la tente plantée face au fleuve dans l'herbe salée ni l'odeur des rosiers sauvages embaumant les réveils à deux. Cette impression de bout du monde valait bien tous les amours qui meurent au champ d'honneur.

Enfin le chauffeur nous invite à monter à bord de l'express. La vitre givrée m'épargne l'effort d'une dérisoire poétisation du paysage. Pas de méditation sur les ferveurs chauffées à blanc, les cœurs saignés à blanc ou le fameux drapeau blanc, hissé de guerre lasse. Musique collée aux oreilles, j'avale par la pensée les kilomètres qui me séparent de la séance de clôture.

Tout bien réfléchi, je choisis de t'offrir, cher spécialiste des sociétés agropastorales, une balade en traîneau. Chaude sera la pelisse. Fumants, les naseaux des chevaux lancés dans un hiver qui ne passe pas. Chevaux que je souhaite déchaînés pour la beauté de l'image, jour de bourrasque pour le souvenir, pour que ça palpite encore. Ne crains rien, l'agronome. Je ne suis pas Élisabeth d'Aulnières. Ma passion s'arrêtera là où nous conduira l'attelage à tombeau ouvert. Il n'y aura pas de meurtre. Pas de sang rouge sur tapis de neige immaculée. Seulement une morte que j'enterrerai en priant pour la résurrection de mon cœur.

*

Le taxi me laisse à l'extrémité du rang. La maison est d'un siècle où le bonheur méritait qu'on assassine pour lui. L'entrée n'a pas été pelletée. J'enfonce dans la neige jusqu'aux genoux. Mon chemin de croix et la porte. Escalé au bout de la nuit. Je sonne. Le geste d'une étrangère.

À Québec, Élisabeth d'Aulnières veille son mari qui agonise en prenant bien son temps. Elle est toute à sa passion d'antan qui la revisite. Mes fantômes épousent bientôt les siens. Je suis une presque vieille femme au pied du lit de sa mère mourante.

Note

1. Anne Hébert, *Kamouraska*, Éditions du Seuil.